Des hommes des femmes de l'histoire : Luce des Albergeux

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **13 (1983)**

Heft 5

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Des hommes des femmes de l'histoire

Louis-Vincent Defferrard

Luce des Albergeux

Une histoire d'amour?... Une légende comme il en est tant au pays de Gruyère? Les historiens s'interrogent encore et se demandent si la belle Luce des Albergeux a bien existé. Qu'importe après tout. En ce domaine il ne saurait y avoir d'autre vérité que celle du cœur.

Maintenant fermez les yeux, laissez se former le rêve... Voici que descend du fort château une longue et mince jeune femme. Ses cheveux blonds s'échappent un peu de son hennin. Un seigneur la tient par la taille. Des pages vêtus de velours s'affairent. Les petites gens abandonnent un instant le travail, se découvrent, regardent et envient leur comte, Jean II.

Quelques jeunes hommes rougissent. Luce ne leur accordera pas un regard, mais elle est si belle qu'ils ne peuvent s'empêcher de la désirer, d'espérer lui voler un baiser.

— Non, cela ne peut durer. Je suis déjà damné. Le curé a dit à ma mère que je brûlerai en enfer, toute l'éternité. Pourtant ce n'est pas ma faute si Jean II nous a tous battus, le jour de la Sainte-Madeleine de l'année dernière, à Sazimaz. Alors, Luce était ma promise mais les autres avaient convenu que le vainqueur de la joute aurait le droit de passer le reste de la nuit près d'elle. A mes protestations ils se contentèrent de répondre: «Jacquet, il ne te reste donc qu'à être le plus fort». Et de rire méchamment en me voyant serrer les poings.

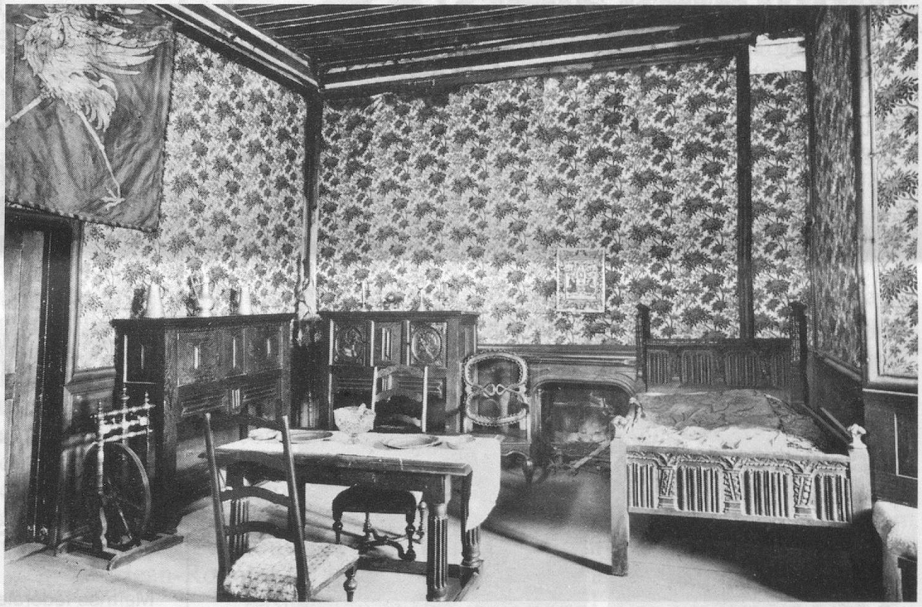
Le seigneur de Gruyères a fait toucher des deux épaules l'herbe du pâturage aux treize armaillis. Assise au bord de la fontaine, Luce attendait. Elle était sûre qu'elle n'appartiendrait pas au vainqueur. Elle m'avait dit: «Ce ne sera pas toi, Jacquinet, mais je sais comment je m'y prendrai». Elle n'en goûtait pas moins un curieux plaisir à suivre la lutte. Elle regardait le comte et le comte la regardait. De la voir si gracieuse, si bien tournée, sa force se décuplait. Poussant une sorte de rugissement il renversait encore un berger, l'obligeant à reconnaître, assez haut pour que la belle fille l'entende: «Oui, vous avez gagné. Vous êtes le meilleur».

Jean II fut proclamé grand vainqueur à l'heure où la lune épand des taches claires sur les pentes de Sazimaz.

Luce exigea que tous nous fissions honneur au vin servi dans des gobelets d'étain et aux viandes fumées à la «boarnà».

Pendant ce temps, la belle Luzza — on parle patois là-haut — s'occupait elle-même du comte, lui versait rasade après rasade de ce vin herbé dont sa mère lui avait appris le secret et les vertus. Avant minuit il fallut le porter sur le foin. Il y dormit douze heures d'affilée.

Depuis longtemps Jean II et Luce avaient quitté la cité mais Jacquet restait là, hébété, se répétant: «C'est ainsi que les choses se sont passées, le lendemain de la joute. Le comte, ses esprits retrouvés, a dit à Luce: «Tu es fine autant que belle. Le vin que tu m'as fait boire était ensorcelé. Tant pis! Un Gruyères n'a qu'une parole. Cette nuit, je n'ai pas été en mesure d'exiger le prix de ma victoire. Aujourd'hui, je n'en ai plus le droit!». Coquette, faussement timide, se reculant un peu, Luce a répondu (je l'ai entendue): «En êtes-vous certain, mon seigneur?».



La chambre de la Belle Luce, au château de Gruyères.
(Photo G. Glasson, Bulle).

Plus que tout ce qui est arrivé depuis, plus que cette chambre richement aménagée au château, le pauvre Jacquet ne peut oublier la lumière brillant dans les yeux de Luce fixés sur Jean II ni sa voix roucoulante, railleuse peut-être mais n'en laissant pas moins tout espérer.

L'on raconte que désespéré, hagard, Jacquet s'enfuit alors de Gruyères et courut d'un seul trait jusqu'à la Valsainte où il supplia le père abbé de le prendre en pitié, de le recevoir, de l'arracher à cet enfer dont les flammes le brûlaient déjà.

L.-V. D.